16° Z
3,1626

que sais-je?

GOETHE

PAUL-HENRI BIDEAU



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

1293123
80
NC

QUE SAIS-JE ?

Goethe

PAUL-HENRI BIDEAU
Docteur ès Lettres
Maître de conférences à l'Université de Paris-Sorbonne

Deuxième édition mise à jour

12e mille

16°Z
31626

DL-13041991-11221

DU MÊME AUTEUR

Goethe, Traité des couleurs, introduction et notes de Rudolf Steiner, trad. H. Bideau, Paris, Triades, 1973, 3e éd., 1983 (Préface).
Goethe, Métamorphose des plantes, introduction et notes de Rudolf Steiner, trad. H. Bideau, Paris, Triades, 1991 (Préface).

ISBN 2 13 043807 5

Dépôt légal — 1re édition : 1984
2e édition mise à jour : 1991, mars

© Presses Universitaires de France, 1984
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



INTRODUCTION

« *Goethezeit* », l'époque de Goethe : l'expression est employée par les historiens de la littérature pour désigner la période 1750-1830, au cours de laquelle les lettres et la pensée d'expression allemande atteignent un rang européen incontesté. Cette période en effet coïncide assez exactement avec la vie de Goethe (1749-1832), dont l'œuvre si diverse, et qui déborde largement le domaine littéraire et artistique, est pour son temps un miroir, un carrefour et un centre.

Et pourtant : si tant de chemins ont mené à Weimar durant le long demi-siècle où Goethe y a résidé, de 1775 à sa mort, il est non moins vrai aussi que, de son vivant déjà, et plus encore après sa mort, bien des critiques ne lui ont pas été épargnées. On comprend alors que l'historien de l'art et de la littérature Herman Grimm, agissant en porte-parole de cette époque de Goethe dont il était lui-même comme un représentant attardé, éprouve le besoin d'affirmer hautement, en 1875, que la place de Goethe est aux côtés d'Homère, de Dante et de Shakespeare.

Mais le moment n'était pas dépourvu d'ambiguïté. La récente conquête de l'unité n'incitait que trop, en Allemagne, à porter toute grandeur au crédit politique de la nation. Présenter Goethe comme le faisait Herman Grimm, c'était en outre risquer d'encourager à la passivité d'une admiration conformiste, et nourrir indirectement une réaction bien compréhensible : celle

qui s'exprime encore dans le *Goethe et son temps* de Richard Friedenthal (1963), où le grand homme se trouve rudement poussé à bas de son piédestal.

En réalité, ni une approche simplificatrice en quête de quelque grandeur reconnue (et surtout pas sous la forme de cet « olympisme » qu'on lui prêta bien rapidement), ni la microscopie à l'affût de l' « humain trop humain » n'offrent un accès à Goethe. Par ailleurs, l'histoire de l'Allemagne au cours des cent cinquante dernières années — qui dans une large mesure est celle de l'Europe — n'a-t-elle pas fait de lui un sans-patrie, un « inactuel » ? Dénonçant, en 1873, « l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'empire allemand », Nietzsche l'avait bien senti.

De fait, certaines coïncidences parlent un langage clair : le centenaire de la naissance de Goethe passe à peu près inaperçu dans l'Allemagne de 1849 secouée par la Révolution. La commémoration, en 1932, du centenaire de sa mort, est démentie par la montée du national-socialisme. Moins d'un an plus tard, c'en sera fait du régime dit précisément de Weimar. Quant aux manifestations du bicentenaire de 1949, qui sont parmi les premières, après l' « année zéro », à faire entendre à nouveau la voix de l'Allemagne dans le concert de la culture européenne, elles précèdent de quelques semaines, par une des plus cruelles ironies de l'histoire, la naissance de deux Etats allemands qui scelle la division de l'Europe.

Peut-être le parti le plus aventureux est-il alors le plus praticable en fin de compte : tenter d'évaluer Goethe par rapport à lui-même. Du moins n'a-t-on pas à redouter de s'enfermer dans un univers statique, ou clos. Car l' « entéléchie », ou la « monade », goethéenne — deux termes que Goethe emprunte, le premier à Aristote, le second à Leibniz, pour désigner

la réalité indestructible, parce que créatrice, qui est au cœur de la personne humaine — est mouvement intérieur, métamorphose incessante dans le jeu mystérieux du conscient et de l'inconscient que Goethe caractérise par l'image de la chaîne et de la trame.

Cet univers n'est pas davantage clos, car tout y a sa place, ou du moins tant de choses et d'êtres ! Ce qui n'empêche pas Goethe de se retrancher s'il le faut derrière ce qu'il nomme sur le tard de sa vie « la ligne de fortifications de son existence » — tout ce qui préserve la nécessaire distance d'avec un monde où, pour reprendre une formule de sa dernière lettre, sur laquelle nous reviendrons, il discerne le règne d'une « théorie confuse qui fonde un agir confus ». D'où, on le comprend aisément, les témoignages contradictoires sur son ouverture, sa curiosité, sa disponibilité d'une part, sa froideur, son abord « maussade », voire son — ou ses — « masques » de l'autre.

Toutefois, pour comprendre comment Goethe s'ouvre à un être humain, à un fait de nature ou de culture, il faut garder présent à l'esprit le processus qu'il décrit au début de son essai *Action de la philosophie moderne* (1817-1820) : « Pour la philosophie au sens strict je n'avais pas d'organe, et seule la réaction continuelle par laquelle j'étais contraint à résister à cet univers qui pénétrait en moi et à me l'approprier me conduisit nécessairement à une méthode par laquelle je m'efforçais de saisir les opinions des philosophes comme si elles étaient autant d'objets, et à me développer à leur contact. » Point de polémique contre la philosophie dans ces lignes, ni même de condescendance dans l'emploi du mot « opinion » par exemple — simplement l'aveu que *la* philosophie ne concerne pas Goethe. Son intérêt va à ce que des individus ont élaboré en philosophant,

et qui tient une telle place dans l'époque (Kant, Fichte, Schelling, Hegel...) — son intérêt, et son activité. Car la « réaction » active est partie intégrante du phénomène, de même qu'à une couleur qui pénètre en lui l'œil réagit par la production de la couleur complémentaire. En dehors de ce jeu on ne saurait, pour Goethe, faire sien un phénomène, qu'il soit de l'ordre de la nature ou de celui de l'esprit. C'est là une condition nécessaire de la culture elle-même, c'est-à-dire de la marche des individus vers plus d'humanité.

On perçoit en effet, dans ce passage, le souci de formation intérieure de l'individu par lui-même au contact de la diversité du monde dont Goethe, sous des formes qui certes ont évolué, ne s'est jamais départi. Cette attitude jette quelque lumière sur son universalisme, car elle permet de comprendre l'intensité avec laquelle il a su tirer parti, dans le sens que nous venons d'esquisser, des circonstances de l'existence, quelles qu'elles soient. Dans une confidence à Eckermann, son secrétaire particulier et, dans une certaine mesure, collaborateur des dernières années (1827-1832), il se défend, contre bien des apparences mais non sans raison, d'avoir connu ce qu'il est convenu d'appeler le bonheur autrement qu'en de rares moments. Mais ne pourrions-nous alors lui appliquer la formule de Novalis proposant du bonheur, dans un de ses derniers carnets, cette définition : « Le bonheur, c'est d'avoir du talent pour la destinée » ?

Comment ce « talent » s'est-il manifesté dans la biographie de Goethe ? Pouvons-nous, à partir de ses manifestations, mieux cerner l'inactualité relevée plus haut ? Les pages qu'on va lire n'ont pas d'autre ambition que de signaler quelques voies où chercher à ces questions des commencements de réponse.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTAPES D'UNE BIOGRAPHIE

Chapitre Premier

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Johann Wolfgang Goethe voit le jour à Francfort-sur-le-Main dans une vieille maison du Fossé-aux-Cerfs *(am Hirschgraben)* que son père fera rénover et transformer en 1755, « le 28 août 1749 à midi sonnant », comme le note avec une sobre précision la phrase sur laquelle s'ouvre le livre I de son autobiographie *Poésie et Vérité*. Quatre vers souvent cités des *Xénies apprivoisées* de 1827 condensent ce qu'il doit à l'hérédité : « De mon père j'ai la stature, / Le sérieux mis dans la vie, / De ma mère l'heureuse humeur, / Et la joie à conter des fables. » Diversité riche de promesses que cette polarité, nullement figée, entre un élément où prédominent la forme et la continuité, et un autre où se manifestent la mobilité et l'ouverture à l'imagination. Tel est le terrain où va se déployer la personnalité sur laquelle la fin du poème s'interroge avec humour : « Qu'y a-t-il donc dans le bonhomme /

Qu'on puisse dire original? » Mais tout d'abord : dans quel univers vient s'insérer cette existence, dont plus de la moitié appartient au XVIII[e] siècle?

Dans l'Allemagne de l'Ancien Régime, c'est-à-dire du Saint-Empire, que le morcellement politique prive, pour longtemps encore, de capitale, Francfort n'occupe pas pour autant l'une des toutes premières places. Avec ses quelque 35 000 habitants, elle reste, en dépit de son activité commerciale et de sa qualité de ville libre d'Empire, quelque peu en marge des grands courants de la vie culturelle ou politique. Moins en vue que Leipzig par exemple, autre grande ville commerciale, qui possède en outre la plus ancienne université d'Allemagne, elle ne saurait à plus forte raison rivaliser avec Berlin ou Vienne. Par bien des aspects, la cité vit encore à l'âge baroque, ainsi que le fera paraître, avec éclat, le couronnement de Joseph II en 1764.

L'esprit du temps y est cependant présent, et on le perçoit,ne serait-ce qu'à une conséquence indirecte de la naissance difficile de Johann Wolfgang, que la maladresse de la sage-femme faillit faire tourner à la catastrophe : le grand-père maternel de l'enfant, le bourgmestre Johann Wolfgang Textor, s'en trouva incité à appointer un accoucheur, et à mettre en place une formation systématique pour les sages-femmes — initiative qui exprime bien l'aspect pratique et humanitaire à la fois de l'esprit des Lumières.

L'anecdote nous ramène au milieu social d'où Goethe est issu. Son père, Johann Caspar Goethe, dont la famille, originaire de Thuringe, s'était haussée en deux générations à une respectable aisance, a obtenu le doctorat en droit, complétant sa formation par des stages auprès de la Diète à Ratisbonne et du Tribunal d'Empire à Vienne. Il doit une part non né-

gligeable de sa culture à un voyage de huit mois en Italie, dont il a laissé une longue relation dans la langue du pays, et qui a éclipsé à ses propres yeux le séjour qu'il a fait ensuite à Strasbourg et à Paris. Son titre de conseiller impérial lui confère, en toute indépendance, un rang parmi les notabilités. Il gère une fortune assez cossue, prend soin de sa très belle bibliothèque en plusieurs langues (d'où la poésie, pourvu qu'elle soit rimée, n'est pas absente), et de sa collection de gravures et de tableaux, où les images de l'Italie et des œuvres des artistes contemporains tiennent une large place.

Chez cet homme droit jusqu'à une certaine rigidité — à laquelle son fils ne rendra hommage que la maturité largement atteinte — la religiosité luthérienne s'accorde avec l'ouverture aux idées des Lumières ; en particulier son souci, un peu pesant à l'occasion, de tout ce qui concerne l'éducation, est bien au diapason du temps.

Il a épousé en 1748 Catharina Elisabeth, fille du bourgmestre Textor, alors âgée de dix-sept ans, vingt et un de moins que son mari : situation nullement exceptionnelle à l'époque. Johann Wolfgang est donc l'aîné des six enfants nés de cette union : après sa sœur Cornélia, née en 1750, viennent deux filles et deux garçons qui mourront en bas âge, ou dans les premières années de l'enfance.

Par sa spontanéité, sa confiance dans la vie, sa façon d'aller droit au but dans ses actes ou ses paroles, Catharina Elisabeth se situe à l'opposé du caractère de son mari. On ne s'étonnera pas que l'orthodoxie luthérienne réponde mal à ses besoins religieux, qu'elle trouvera beaucoup mieux satisfaits par le piétisme de la communauté de Herrnhut, dont nous verrons quel rôle il joue dans un moment crucial de l'évolution

de Goethe. A cette conteuse dont le talent n'emprunte rien à l'artifice, son fils devra les contes et les récits légendaires qui ont nourri son enfance comme celle de sa sœur, et qui stimulent tôt en lui une productivité dont le conte du *Nouveau Pâris* inséré dans *Poésie et Vérité* donne une assez bonne idée. Bien plus tard, Goethe tirera largement parti pour son autobiographie des souvenirs qu'elle confiera pour lui à Bettina Brentano.

Cependant l'éducation à laquelle veille le père est solide, sans étroitesse : latin et grec dès 1756, après que le frère et la sœur ont fréquenté une école élémentaire. Aux langues anciennes, traditionnelles, viennent s'ajouter français, anglais, italien, qui font partie d'une bonne éducation, et même des leçons d'hébreu. Du coup, à treize ans à peine, Goethe conçoit le projet d'un roman par lettres en six langues : manifestement, ses maîtres ne l'ont pas seulement ennuyé ! Les arts — dessin et musique (clavecin) — ne sont pas oubliés ni, dans les mois qui précèdent le départ à l'université, l'escrime et l'équitation. S'y ajoute enfin une initiation au droit par le conseiller impérial en personne.

Selon l'usage protestant, Johann Wolfgang reçoit la confirmation à Pâques de sa quatorzième année. Toutefois la profonde familiarité avec la Bible, dont les scènes lui fournissent matière à toute une production juvénile, et dont on trouvera par la suite des traces à chaque page de ses œuvres, n'est pas explicable par la seule éducation religieuse qui lui est dispensée, et qui laisse en dehors de son champ la vie profonde de l'âme. Celle-ci se manifeste bien plutôt dans l'ébranlement intérieur ressenti à la nouvelle du désastre de Lisbonne (1755), ou dans la scène, plus révélatrice encore, dont le récit est placé, de manière

significative, à la fin du premier livre de *Poésie et Vérité*. L'autel improvisé — un pupitre pour la musique de chambre — sur lequel l'enfant étage des spécimens des règnes de la nature, disposant au sommet une baguette d'encens qu'il allume à l'aide d'une loupe aux rayons du soleil levant pour symboliser l'âme humaine, honore un Dieu qu'il ne saurait séparer de ses œuvres : c'est là l'objet d'une bien peu orthodoxe vénération que le narrateur n'évoque qu'en protégeant sa confidence par une attitude distante, à la limite de l'ironie — non sans signaler que les adultes n'ont rien vu, dans les préparatifs de la cérémonie, de ce qui tenait à cœur à l'ordonnateur.

Nous touchons là le pôle intime de cette enfance qui connaît aussi la fascination du théâtre de marionnettes — cadeau de la grand-mère Textor pour la Noël 1753 ; les joies et les terreurs du *Puppenspiel* où est présentée, sous un jour moralisateur, la vie du D[r] Faust ; la curiosité devant les solennités du couronnement impérial de 1764, dont l'ample relation est liée, dans *Poésie et Vérité*, à l'épisode des amours mi-adolescentes, mi-enfantines, avec la mystérieuse Gretchen ; enfin la première ouverture directe sur une culture étrangère : celle de la France.

En effet, la guerre de Sept ans vaut à la famille Goethe, outre les désaccords entre le père, admirateur de Frédéric II, et son beau-père, qui prend le parti de Marie-Thérèse, le désagrément d'avoir à loger un officier, le comte de Thoranc, lors de l'occupation de la ville par les troupes françaises. Désagrément qui aurait pu être léger, car Thoranc semble avoir été un occupant fort prévenant, mais le patriotisme du conseiller impérial ne facilite rien. De tout cela Johann Wolfgang n'a guère pâti, trop heureux de pouvoir regarder à l'œuvre les peintres francfortois

qui travaillent pour le comte, et plus encore de fréquenter, plus assidûment que n'eût souhaité son père, le théâtre français : il y acquiert une connaissance vivante et directe du répertoire classique aussi bien que contemporain.

Ses propres goûts portaient Goethe vers les humanités et les belles-lettres, qu'il souhaitait étudier à Göttingen. Il s'incline devant la volonté de son père, qui le destine au droit et l'envoie à Leipzig, où il arrive le 3 octobre 1765. « Vous ne sauriez croire quelle belle chose est un professeur. J'ai été tout à fait ravi de voir quelques-uns de ces messieurs dans leur splendeur. » Ce n'est pas encore l'amère ironie du premier monologue de Faust, mais il est clair que Goethe ne sera pas longtemps impressionné par les perruques. Il suit donc des cours de droit et d'histoire — mais aussi de philosophie, de rhétorique, de poétique. L'enseignement du dessin par Oeser, qui l'initie à la pensée de Winckelmann, et bientôt la pratique de la gravure sur cuivre et sur bois ne comptent pas moins à ses yeux. Mais son intérêt va aussi, à la table du recteur Ludwig, aux conversations, qui portent sur la médecine et les sciences naturelles ; Buffon, déjà lu à Francfort, Haller et Linné entrent dans son horizon. Cependant l'Université, fût-ce ainsi élargie, n'est pas tout.

Goethe s'est lié d'amitié avec l'un des fils de l'éditeur de musique Breitkopf et tient sa partie de flûte dans les concerts en famille. Mais la vie théâtrale tient plus de place encore à ses yeux : Leipzig dispose d'une troupe à demeure, et Goethe verra ainsi représenté un large éventail du théâtre contemporain, en particulier les œuvres de Lessing. D'ailleurs il n'est pas que spectateur : il fréquente les coulisses, et on